

Les voyages du colonel Edouard Burnand : directeur de la fabrique d'armes de Neuhausen

Autor(en): **Burnand, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **96 (1951)**

Heft 12

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-348464>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les voyages du colonel Edouard Burnand

DIRECTEUR DE LA FABRIQUE D'ARMES DE NEUHAUSEN

1868. (Voici le colonel Burnand à Paris).

Que je mentionne un bal aux Tuileries ; cette fois en colonel fédéral nouvelle tenue, c'est-à-dire sans la queue d'hirondelle. J'escorte M^{me} et M^{lle} Ruchet ¹ (soi-disant ma femme et ma fille...). On nous introduit dans le salon de présentation, chaque nation groupée autour de son ministre ; d'après le rang d'ancienneté, c'est lord Cowley, doyen du corps diplomatique, qui tient la tête à la porte d'entrée. C'est le bataillon britannique qui est le plus fortement représenté, rangé sur deux rangs ; les dames au premier rang ; derrière elles des civils et des militaires. La porte s'ouvre, donnant passage au maréchal Magnan ². L'Empereur ! Le voici donnant le bras à l'Impératrice. Qu'elle est belle, quelle simplicité dans sa toilette blanche ! Mais en y regardant bien, on voit briller dans la gaze une foule de petits points lumineux, une nuée de petits diamants. Mais les épaules, le buste, les bras, les pieds éclipsent tout. Le couple s'arrête ; lord Cowley fait les présentations. Tout à coup, un pauvre lieutenant laisse tomber le shako qu'il tenait dans ses deux mains. Comment le reprendre sans fâcheux mouvement ? Le malheureux s'escrie

¹ Probablement femme et fille de Louis Ruchet, conseiller d'Etat vaudois, député à la Diète fédérale en 1840 et 1844.

² Bernard-Pierre Magnan (1791-1869), maréchal de France et sénateur du Second Empire.

du pied ; le shako roule jusque dans les robes du premier rang. Enfin la pointe de la botte vernie parvient à s'engager dans le malheureux couvre-chef ; par un prodige d'équilibre le lieutenant lève la jambe et se remet en possession de l'objet. Mais l'Impératrice a vu la scène et s'est mise à rire de bon cœur. Ce rire n'a fait qu'augmenter devant chaque députation.

Voici notre tour, à nous Suisses ; nous n'étions que trois. C'était la première fois que paraissait aux Tuileries la nouvelle tenue. L'Empereur m'examina en souriant, me comparant sans doute à mon collègue, le colonel Huber-Saladin¹ qui était superbe dans son pantalon orné d'un large galon d'or, ses épaulettes, triomphe de passementerie.

La présentation était terminée et l'Impératrice riait encore d'un bon rire.

Les Majestés passent dans le salon spécial, se plaçant sur des tabourets ; la princesse Clotilde tout modestement au bout de la rangée. Les danseurs forment un ovale devant la cour. Les chanteurs entonnent une valse. Encore un Anglais qui attire l'attention, un grand seigneur sans doute puisqu'il est admis à danser dans l'ovale ; mais il ne sait pas valser ; il manque la mesure, marche sur les pieds de sa danseuse et le joli rire de l'Impératrice se change en fou-rire inextinguible. L'Empereur la pousse du coude. Rien n'y fait. Enfin l'Impératrice, pour se reprendre, fait appel à un chambellan, le priant d'ouvrir un vasistas. Sauvée enfin !

...

Quelques années plus tard je vis encore un bal à l'Hôtel de ville, mais mon admiration était émoussée ; et puis il y avait trop d'invités, un grand mélange de toilettes, pas toutes du goût le plus raffiné. M. Kern² traversait majestueusement les groupes, son large pied s'appuyant sur le bord des

¹ Sans doute Jean Huber dit Huber-Salantin, attaché militaire à la légation suisse de Paris, ami de Lamartine ; grâce à ses relations personnelles avec Napoléon III, il joua un rôle politique favorable à son pays.

² Johann-Conrad Kern (1808-1888), ministre plénipotentiaire de la Confédération à Paris de 1857 à 1883.

robes, les faisait craquer. On entendait quelques malédictions, mais le grand navire suisse ne s'inquiétait pas ; il avançait tranquillement, moi dans son sillage, et ensemble nous arrivions au buffet, où mon protecteur réclamait à haute voix Rangabé, le ministre grec, qu'il finit par découvrir et conduire au buffet.

1866. Je suis chargé de préparer aux environs d'Aarbourg et de Zofingue la dislocation de la division d'artillerie. Mission secrète ; il n'était pas facile d'obtenir des renseignements sur les ressources des différents villages pour le logement des hommes et des chevaux. Je confie mon secret à l'aubergiste de *La Couronne* d'Aarbourg et nous partons, en petit cabriolet, pour une tournée dans les villages. Je suis, pour ce jour-là, un agent du cirque américain, alors à Zofingue, cirque annonçant 100 chevaux. Je feins de douter de la *capacité* des villages pour cette quantité. Mais l'aubergiste s'empresse de me faire l'énumération de toutes les écuries et, au bout de 10 minutes, j'avais logé une batterie et tous ses chevaux. Le système avait du bon.

1867. A cette époque paraissait le fusil à répétition de Winchester ; transporteur manœuvré par une suite de leviers. Vetterli n'en dormait pas. Un beau jour, il arrive dans mon bureau, criant *Eureka !* « J'ai trouvé le véritable fusil à répétition » me dit-il. Et, ouvrant le pouce et l'index, fermant les autres doigts, il forme une équerre, comme pour une sonnette. Il presse sur le bout du pouce ; l'index se relève ; c'est cette branche qui élèvera le transporteur ; l'invention était faite. Mais il fallait la mettre au point. Un ouvrier fort intelligent, Elterich, fournit un précieux secours.

Une fois l'arme terminée, on voulut partout la voir. Je me rendis à Lausanne pour une séance des officiers au musée industriel où je fis mon boniment. Le seul contradicteur fut le colonel¹

¹ Louis-Henri Delarageaz (1807-1891), contribua au renversement du régime libéral en 1845, membre du gouvernement vaudois. Colonel d'artillerie, il négocia en 1855 avec de Planta, auprès de la Sardaigne, la rectification de limites entre les Grisons et la Lombardie.

Delarageaz qui ne voulait rien de ce *craïn-cra* de mouvement, etc.

1868. Enfin Gastinne-Renette nous fit savoir que l'Empereur désirait voir le nouveau fusil. Je partis seul pour Paris. Le lendemain déjà je devais me trouver au pavillon de Flore, aux Tuileries, à 8 $\frac{3}{4}$ h. du matin. J'avais pris non seulement Gastinne fils, mais l'habit noir de Gastinne père.

On nous fit passer par un couloir intime, éclairé de lampes. Nous voici dans un salon au-rez-de-chaussée ; personne sauf le docteur Conneau dans la pièce voisine.

Tout à coup Gastinne me dit : « Voici le petit prince, là, dans le jardin réservé. » Ce princillon nous voit, jouant avec notre fusil ; il se précipite chez nous, l'air vif, ouvert.

— Quel beau fusil vous avez là, Monsieur.

— C'est le fusil suisse.

— Faites donc voir, s'il vous plaît.

Là-dessus je lui expliquai le maniement de l'arme ; il l'enjoue, fait partir la détente ; il s'amuse *royalement*.

Une porte s'ouvre, et l'Empereur paraît, la cigarette à la bouche.

— Papa, viens donc voir le fusil suisse, comme il est beau !

L'Empereur, à son tour, prend le fusil.

— Il est un peu lourd, me semble-t-il.

— Pas du tout, papa, s'écrie le petit homme, vois plutôt...

Et le voilà enjouant.

— Tais-toi, va dans la salle voisine... Vous êtes suisse, colonel ?

— Oui, Sire, notre usine est à Neuhausen, près de Schaffhouse.

— Ah.

— Sire, j'ai à dire à Votre Majesté les dernières paroles d'un ami ; le colonel Foltz, peu de jours avant sa mort, m'a chargé de ses souvenirs bien affectueux pour vous¹.

¹ Le col. Foltz avait eu le prince sous ses ordres pendant son stage à la caserne de Thoune, et l'empereur, plus tard, l'avait comblé de témoignages d'amitié.

Là-dessus, l'œil toujours éteint, à demi clos, s'est ouvert, illuminé si vivement que Gastinne me demanda ce que j'avais bien pu dire.

— Jamais je n'ai vu cet œil, me dit-il.

...

Mais l'Empereur tenait à avoir pour la cavalerie un mousqueton à répétition. On m'en envoya un de Neuhausen et je dus le tirer devant le général Lebœuf¹.

Je retournai chez l'Empereur qui fut enchanté de cette arme. Il me donna rendez-vous pour le lendemain au camp de Châlons où devaient se trouver d'autres inventeurs. Je partis avec Gastinne. Affreusement logés au Mourmelon. Quel mouvement dans ce sale trou !

Le lendemain matin de bonne heure, nous sommes introduits dans le pavillon de l'Empereur, avec nos fusils. Charmant accueil ; examen consciencieux de l'arme. A brûle-pourpoint l'Empereur me dit :

— Je ne sais comment me débarrasser de tous les inventeurs. On vient de me proposer un nouveau revolver ; voulez-vous me faire le plaisir de l'examiner et de me donner votre opinion en toute franchise ?

Là-dessus, il me fait passer dans sa chambre à coucher, bien simple, avec un lit de camp. Voici le revolver. Je l'examine à fond.

— Il ne vaut rien, Sire.

— Merci, je m'y attendais, mais il s'agit de tirer vos fusils concurremment avec vos confrères d'autres pays. Trouvez-vous à 1 heure au champ de tir.

Evidemment l'impression est favorable ; qu'en résultera-t-il ? Gastinne emballe les fusils, nous sortons après avoir passé un moment sur le *balcon* de la baraque impériale (...)

¹ Maréchal de France (1809-1888), aide de camp de Napoléon III, il commanda le camp de Châlons en 1868 et remplaça le maréchal Niel au ministère de la guerre. C'est lui qui tint le propos fameux qu'il « ne manquerait pas un bouton de guêtre à l'armée française ». Nommé major-général à l'armée du Rhin, il fut destitué après les premiers revers puis placé à la tête du 3^e corps.

Voici le petit prince qui part pour une promenade à cheval.

...

À 1 heure précise je me trouve, avec Gastinne, au lieu fixé, sur le champ de tir. Une longue table était préparée sur laquelle les divers inventeurs avaient aligné leurs produits ; l'un d'entre eux avait proposé un modèle de cuirasse pour l'infanterie, cuirasse impénétrable à la balle du chassepot. L'Empereur me prie de commencer le feu à 300 m. Gastinne tire, et la pauvre cuirasse est trouée comme une écumoire.

... L'Empereur tenait à avoir 50 000 mousquetons Vetterli (sans répétition). Il s'agissait pour nous d'obtenir la commande. Retour à Paris. Fréquentes entrevues avec le général Lebœuf.

— Que diable voulez-vous, me disait celui-ci, que je fasse de vos 50 000 mousquetons ? J'ai 1 800 000 chassepots.

— Permettez, Général, vous n'en avez que 1 200 000, et encore !

— Comment savez-vous cela ? J'en ai payé 1 800 000.

— Je le sais par les rapports officiels. Vos manufactures en ont produit 1 million ; vous en avez commandé 200 000 à Liège, à des maisons que je pourrais vous nommer.

— J'en ai 200 000 à Strasbourg.

Hélas, la suite a prouvé que là il n'y en avait pas un. (En fin de compte, le colonel ne réussit pas à placer ses fusils en France. Retour au pays.)

Novembre 1868. Mon père venait de mourir ; on ne me laissa pas le temps de me recueillir. Il s'agissait de la fourniture de fusils pour l'Égypte. Ratib pacha, général en chef de l'armée égyptienne, se trouvait à Paris, hôtel du Louvre. Je fus délégué auprès de lui. Je me rends au Louvre avec mon fusil. Dans le salon je ne trouve que Minié bey, lequel, entré au service égyptien, voulait, lui aussi, faire adopter un fusil de son invention, un curieux fusil : sur un fût de longueur ordinaire, à son extrémité antérieure était fixé un petit canon long de 35 centimètres ; une longue baguette glissant dans le fût venait frapper la cartouche... C'était ridicule, mais cela

n'empêchait pas Minié de tenir bon et de faire ses efforts pour m'évincer.

Mais Ratib ne paraissait pas encore. Seul, un mignon chapeau vert déposé sur un lit faisait penser que le salon voisin était habité...

Enfin voici un petit homme noir et sec qui fait son entrée. Minié ne me présente pas, je ne sais donc si c'est bien en face de Ratib que je me trouve. Le personnage me prie de lui faire voir mon fusil. C'est donc bien Ratib. (Un journal avait écrit de lui) : *C'est un jeune homme, un centaure, qui porte au coin de l'œil la marque de la manière radicale dont, tout enfant, il entendait l'honneur. Il y a des années déjà, après une faute légère, il fut condamné à être fouetté. Pour échapper à cette humiliation, Ratib se tira bravement un coup de revolver dans la tête, mais sa main enfantine ne réussit qu'à se faire une blessure qui donne aujourd'hui à sa mâle physiologie un cachet tout particulier.* En effet, on remarque à la naissance du nez, à l'angle antérieur de l'œil, un trou assez profond.

Ratib me donne rendez-vous à Vincennes, avec les officiers de l'école de tir ; Nessler, Capdevieille, etc. Je m'y rends pour des essais à 1000 m.

Je tire en concurrence du fusil Remington. Ce dernier, beaucoup plus élégant que le Vetterli, ne peut supporter la comparaison pour le tir aux grandes distances. Minié grogne, ne trouve rien de bon. Nessler prend mon fusil, le tire soigneusement. Ratib ne dit rien. Les essais se continuent pendant plusieurs jours (...) Un jour je me fais présenter aux deux fils du vice-roi d'Égypte. Je les trouve, les jambes croisées, sur un divan à l'Hôtel du Louvre. Entre temps j'allais tirer avec des officiers grecs.

(Le colonel Burnand raconte ensuite qu'il a été filé par des flics, considéré comme suspect, pour la raison qu'il portait des gants noirs et que, à son insu, le gant noir était le signe

de rassemblement des Baudinistes, parti révolutionnaire ¹.)

...

Un beau jour j'apprends par un Schaffhousois domicilié à Paris que quelqu'un cherche des fusils pour la Turquie. J'apprends d'un autre côté qu'un nommé Dessignoles vient d'inventer un moyen de fabriquer avantageusement une matière explosive, le picrate de potasse. Je vais chez cet homme (...) Me voilà lancé dans un autre monde, un monde un peu bohème, des officiers ne sachant rien, des noceurs. Quels dîners chez ce Dessignoles ! Au milieu de boccas de picrate, on allume pipes et cigares, on tire même de petits revolvers, on fait ce qu'on peut pour amener un épouvantable malheur. Je propose à D. de le mettre en rapports avec le chef de l'artillerie suisse. Il expédie du picrate qui, essayé à Thoune, donne de superbes résultats. Quelques semaines après mon séjour, une usine où on faisait usage de picrate fait explosion au beau milieu de Paris. Enfoncé le picrate, qu'on a accusé de s'être enflammé spontanément. Adieu, pauvre Dessignoles.

Mars 1869. M. Gambini, de Genève, s'est mis en relations avec le Maréchal Prim ² qui désire voir le fusil suisse. Je dois donc partir pour Madrid en passant par Turin ; fameux détour ! Je passe le Mont-Cenis, je fais un séjour à Turin (une commission piémontaise veut acheter également des fusils). On m'apprend que Berdan, l'Américain, a offert un pot-de-vin de 500 000 fr. à la commission espagnole pour l'adoption de son fusil.

(Voyage par Montpellier, Toulouse...) Longé les Pyrénées, admiré l'abondance des eaux qui en descendent, vu le plateau de Lannemessan, champ de manœuvres, Tarbes aux gais

¹ *Baudin* (J.-B.), (1801-1851), médecin, représentant du peuple, fut tué sur une barricade en résistant au coup d'Etat, le 3 décembre 1851.

² *Prim y Prays* (1814-1870) : ministre de la guerre dans le gouvernement provisoire, il chercha à écraser les insurrections républicaines et à trouver un prince qui établirait en Espagne une véritable monarchie constitutionnelle. Il fit auprès des Hohenzollern la tentative qui déterminait la guerre franco-allemande. Il avait réussi à faire élire le duc d'Aoste quand il fut assassiné le 27 décembre 1870.

chevaux. Arrivée à Pau de nuit. Le lendemain matin, tout est couvert de neige, et pourtant nous sommes au 24 mars. Les arbres fruitiers sont en fleur à Orthez et partout, mais ils sont couverts de neige. Arrivée à Bayonne à midi. J'ai pour compagnon de route un aimable Espagnol de Séville. Promenade aux bords de l'Adour. Départ à 3 heures, billet pour Madrid. Nous ne sommes que trois voyageurs dans notre compartiment de 1^e classe, mon Espagnol et un monsieur raide et guindé nous regardant de haut en bas, un diplomate allemand sans doute. Dans le coupé, deux Anglais ayant bien déjeuné.

Nous traversons la Bidassoa et nous voici en Espagne. Les pentes des montagnes sont tachées de blanc ; ce sont des moutons mérinos. La voie ferrée se tortille dans les vallées, se cache dans les tunnels. Voici un officier de gendarmerie qui monte dans notre compartiment ; bel homme.

De nombreux curés, coiffés de chapeaux à la Don Basile, sortent des wagons à chaque halte pour avaler un verre de vin ; les femmes se prosternent devant ces vilains messieurs. Voici la nuit à Burgos, ville resserrée, puis des villages dont les maisons sont rassemblées en groupes pour la défense. A une petite station, notre diplomate éprouve le besoin de voir plus noble compagnie ; il s'éclipse sans dire mot. Au point du jour, il rentre en tapinois dans notre compartiment, mais méconnaissable, puant le vin, avec une chemise teinte en rouge, un pantalon maculé. Pas fier. Humilié, il nous raconte qu'il avait voulu dormir dans le coupé des Anglais, qu'il avait voulu profiter du coussin à air de ces messieurs, qu'il s'était endormi sur ce meuble, mais que celui-ci avait servi de gourde aux Anglais qui n'avaient pas vissé le bouchon. La *pression diplomatique* avait vidé le coussin, le vin avait coulé !

Nous voici dans le Guadarrama ; pas un arbre, sauf quelques pins écorchés, dans les ravins. Peu de villages, des cabarets en plein vent. Des bergers couchés sur le ventre, gardés.

par d'énormes chiens ; un froid de loup, glaçons à l'Escorial, vaste quadrilatère, lugubre, mélancolique, une vraie sépulture royale. Voici Madrid. Rien de bien espagnol pour le moment, si ce n'est un détachement de recrues en sandales et bonnet de police, beaux garçons trapus, éveillés, qui mangent des oranges, adossés au mur de la caserne.

Notre diplomate est hideux. Nous le laissons, n'ayant aucune envie d'amener à l'hôtel de Paris ce chiffon taché de vin.

Nous sommes sur la place de la Puerta del Sol, là où bat la vie politique de Madrid. Les boutiques sont remplies de photographies relatives à la révolution de novembre 1868. Du Prim partout, mais surtout des Isabelle dans toutes les postures, tous les *costumes*, dansant des quadrilles avec son favori ¹.

Je vais visiter le Palais. Tout est ouvert, les escaliers et les corridors couverts de pelures d'oranges, de papiers ; c'est comme chez nous une pinte au lendemain d'une *danse*. Pendant ce temps les statues de Ferdinand et d'Isabelle assistent fières et impassibles au va-et-vient de la population.

Mais je vais à mon affaire, c'est-à-dire chez le consul suisse, M. Chappuy (de Carrouge). Je lui demande les moyens à prendre pour voir S. Exc. le Maréchal Prim.

— Vous ne pourrez le voir que demain matin. Rendez-vous dans la cour de son hôtel ; peut-être serez-vous reçu d'emblée.

Pour passer ma soirée, je cherche avec mon Espagnol un café chantant où j'entendrai les castagnettes. Après de longues recherches, nous trouvons... (?) Nous entrons : une estrade fort basse sur laquelle repose un piano ; à une table voisine, une personne âgée et une jeune fille pas décolletée le moins du monde ; robe de soie noire montante, pas trace de

¹ Isabelle II, reine d'Espagne dès 1843, mariée à François d'Assise. Faible et livrée à de néfastes conseillers, elle fut renversée en 1868 par un complot militaire et se retira en France.

castagnettes. Un petit bout de romance au piano... et c'est tout.

Le lendemain, tout beau, je me rends à l'Hôtel Prim. La cour couverte est remplie de gendarmes qui rient à gorge déployée à la vue d'un homme qui ne parle pas l'espagnol. Ils ne me comprennent pas non plus. Pendant que nous nous considérons, passe dans la cour une petite ombre noire et rapide qui file dans la rue et disparaît. C'était mon Prim qui se rendait à un ensevelissement et ne voulait voir personne.

Que faire ? Je retourne chez mon consul, qui m'assure que par son frère, autrefois fournisseur de la cour, maintenant fournisseur de Prim, je pourrai pénétrer dans les grands appartements par l'escalier de service !

Pourquoi n'a-t-il pas voulu me présenter, surtout après l'invitation adressée par Gambini ?

Bref, je me remets en fin noir ; je suis conduit par un escogriffe quelconque, et par l'escalier de service, jusqu'à la porte d'un grand salon... vide pour le moment. Mais on entend le bruit d'un repas, d'un dessert dans la salle à manger voisine. Enfin, la porte s'ouvre à deux battants et voici tout le Conseil des ministres, Serano, l'amiral Topete, etc., qui entrent à la suite de Prim ; celui-ci ayant au bras sa petite boulette mexicaine de femme. Mais j'étais trop embarrassé de ma personne pour pouvoir examiner d'autres personnes que le Maréchal. Celui-ci, en trouvant dans son salon un homme inconnu, non invité, non décoré, eut une minute d'hésitation, presque de crainte. Je m'avance vers lui et lui décline mes noms et qualités. Je ne lui dis pas, cependant, que j'étais bourgeois de Moudon !

Prim me conduit à une table, et la conversation s'engage. Je crois remarquer un petit nuage sur le front du grand homme. L'usine de Neuhausen avait oublié d'affranchir la caisse des fusils !¹. Cette impolitesse avait blessé et dès ce moment la partie était perdue pour nous. Ce fait, et le pot-de-vin (améri-

¹ Un envoi d'armes échantillons avait été expédié préalablement en Espagne.

cain) dont j'ai parlé plus haut, avaient décidé de notre sort. Rien à faire.

Je me décide à repartir, après avoir visité Madrid dans tous les sens, vu le Manzanarès, navigable en tout temps à pied et à cheval; admiré les mendiants drapés dans les trous de leurs loques, repoussé du pied les petites filles de 10 à 12 ans qui vous poursuivent le soir; admiré surtout le musée avec ses Vélasquez, ses Titien, etc. Quel ordre admirable, quels soins! Les révolutions n'ont pas fait de mal ici.

(Jusqu'à cette époque, c'est-à-dire dans les années 1869-1870, les tentatives du colonel Burnand pour procurer des commandes à la fabrique d'armes de Neuhausen, qu'il dirige, n'ont donné, comme on le voit, que de bien maigres résultats. Le colonel, découragé, se décide à quitter Schaffhouse, à vendre sa chère villa Florence, et à se fixer à Sépey et Moudon. C'est pourtant à cette époque que la perspective d'un important succès le rappelle à Neuhausen. Il entreprend un voyage à Turin « où les affaires ont mûri. » Écoutons-le.)

Là je fais mes derniers essais de tir, à la *Venaria*. Mon mousqueton fait merveille à 500 m. J'ai toujours tiré seul. Ici, loyauté parfaite. Tandis qu'à Vincennes on faisait tirer mon fusil par des officiers ou des sous-officiers dont je ne pouvais vérifier le pointage, à la *Venaria* défense avait été faite à qui que ce fût de toucher à mes armes. Le résultat de mon tir fut si beau, que pour le dernier jour des essais on réunit sur la place de tir un régiment d'infanterie et un de cavalerie pour leur faire apprécier l'arme qu'on allait désormais mettre entre leurs mains. C'était le *Vetterli* sans répétition.

Enfin, je conclus un traité avec le colonel Pettiti pour la cession d'un brevet italien, jusqu'à 500 000 armes. C'était une affaire superbe pour Neuhausen.

Pourquoi ai-je réussi à Turin, alors que tant d'autres inventeurs ont dû s'en retourner comme je l'ai fait ailleurs? Voilà ce que je demandai au colonel Pettiti.

— Mon cher colonel, vous avez réussi parce que, vous seul, ne nous avez pas offert de pot-de-vin ; vous avez été honnête et loyal ; nous avons voulu l'être autant que vous.

Oui, les Piémontais sont une noble race.

Je fêtais avec des officiers une gaie soirée, lorsqu'arriva la nouvelle de la déclaration de guerre de la France à la Prusse, celle de la mise sur pied de l'armée suisse. Je pars le soir même pour Berne où je fais rapport du résultat de mon voyage. J'apprends la nomination de mon ami Herzog comme général. Arrivé chez moi, je reçois l'ordre de me rendre à Olten pour y prendre le commandement en chef de l'artillerie.

(Fin)

Cap. RENÉ BURNAND
